

Jérôme Onof

ε 240

Roman

Tous droits réservés Jérôme ONOF
ISBN 978-2-9563011-3-4

DU MÊME AUTEUR

Autoédition :

λ 547 – 2017

Le déclic – 2013

1, 2, 3... macchabées – 2010

Mabouls de cristal – 2009

Les plieurs d'espace – 2006

Un macchabée après l'autre – 2005

Un siècle à la seconde – 2003

Email et site de l'auteur :

auteur@jerome-onof.fr

<http://jerome-onof.fr/>

Sommaire

I.	Où j'en suis	11
II.	Où je me relève après être tombé.....	17
III.	Supputations.....	29
IV.	Surprise.....	35
V.	Perd et passe.....	41
VI.	Errance.....	49
VII.	Déconvenue	59
VIII.	Ombre de soupçon.....	75
IX.	Sur une autre planète	89
X.	Le retour tant attendu	97
XI.	Ne pas déclarer forfait	113
XII.	Y croire.....	123
XIII.	S'accrocher... ..	129
XIV.	... pour ne pas sombrer.....	151
XV.	Visuel.....	155
XVI.	Contact.....	159
XVII.	Deuxième rencontre	179
XVIII.	Deuxième exception	197
XIX.	Démonstration.....	211
XX.	À la une, à la deux... ..	225
XXI.	Fallait pas insulter Papa.....	229
XXII.	Entre monstres, on se comprend	233
XXIII.	Si tu y retournais ?.....	249
XXIV.	λ en stéréo	255
XXV.	Coucou Papa !.....	263
XXVI.	Retour de manivelle.....	269
XXVII.	Binôme.....	285

XXVIII.	Rien qu'un reflet.....	301
XXIX.	Rire, pleur et souvenir collatéral	313
XXX.	Ne plus λ -spéculer	335
XXXI.	Déception	343
XXXII.	Eurêka	345
XXXIII.	Déclaration	353
XXXIV.	Le temps d'une hésitation	361
XXXV.	ε -disparition.....	365
XXXVI.	épilogue.....	369

Jean-Baptiste (Poquelin) :

L'écriture ressemble à la prostitution. D'abord on écrit pour l'amour de la chose, puis pour quelques amis, et à la fin, pour de l'argent.

Jérôme (Onof) :

Dites, Monsieur Poquelin, pourriez-vous me présenter à votre éditeur ?

Un grand merci à mes deux correcteurs, R. et JP., qui se reconnaîtront.

I. Où j'en suis

Il y a deux ans, j'ai vu Chloé s'en aller, alors que notre amour à peine éclos venait d'embraser ses draps et que nous en étions encore pantelants. Je n'ai rien pu y faire. Elle est partie sans un regard vers l'arrière, m'abandonnant au beau milieu d'un désert plus hostile encore que celui dont elle m'avait sauvé dix jours plus tôt.

Morte ? Non, pire que ça, mais qu'on se rassure, elle se porte merveilleusement bien. Elle rayonne toujours autant, elle est toujours aussi belle, son regard toujours aussi envoûtant, sa voix toujours aussi ensorceleuse, j'en fais quotidiennement le constat, toujours avec le même bonheur. Comment ça, depuis là-haut ? Non ! d'ici-bas, car je ne suis pas mort non plus, même s'il fut un temps où j'aurais préféré migrer vers l'au-delà que de rester vivant. Quel acte ai-je donc commis pour qu'elle me quitte alors que tout était si parfait ? Si la question est simple, la réponse ne l'est pas. Admettons que je dise n'avoir rien fait, à part m'évanouir, on protestera forcément. « Tu t'es évanoui et c'est elle qui est partie ? Pas claire, ton histoire ! » J'en conviens. Elle ne l'est pas non plus pour moi.

Supposons d'abord que Chloé soit restée exactement la même. En réalité, j'en ai la certitude, mais je préfère le postuler par souci d'exactitude dans la restitution des faits, et parce que, même si je la vois souvent, c'est toujours de ma-

nière trop brève pour en obtenir la preuve irréfutable, laquelle est inutile de mon point de vue puisque j'en ai l'absolue conviction. Ajoutons que je n'ai pas mué non plus, ni physiquement, ni moralement ; j'avoue faire abstraction de légères marques du temps pour le premier critère et de quelques nuances dans le comportement pour le second, mais je sais qu'on me pardonnera cette liberté de simplification, dès lors qu'on aura compris ce par quoi je suis passé, et convenu que, par rapport au reste, ces détails ne font pas le poids. Venons-en aux subtilités : quelque chose a bien changé, et ce n'est pas du côté de la chair, du cerveau ou des yeux qu'il faut regarder, mais de l'aura. La mienne, en l'occurrence. Une singularité s'y est installée sans être invitée, un symbiote impalpable et invisible mais néfaste, lui infligeant une dégénérescence dont je subis les terribles effets sans rien pouvoir y faire et sans qu'autrui, sauf exception rarissime, puisse le discerner. Il m'a fallu du temps pour le découvrir, et plus encore pour l'admettre. Aujourd'hui, je m'en suis en quelque sorte accommodé, sans pour autant avoir compris pourquoi un tel sort s'est abattu sur moi.

J'entends qu'on marmonne. Mon préambule serait-il obscur ? Le sujet mérite en effet développement, et quelques pages d'explications supplémentaires lui permettront de gagner en limpidité. Toutefois, sans plonger tout de suite dans le vif du sujet, je pourrais conclure mon avant-propos de cette façon : si je me suis transformé en énigme à l'aube de mes dix ans, mon cas s'est aggravé au lendemain de mes quarante, et si le cocktail de ma vie n'était déjà pas fameux avant que je ne rencontre Chloé, il a sérieusement empiré depuis que le destin y a versé son dernier ingrédient.

λ et δ ? Oui, toujours présents, et pour une fois étrangers à ma dernière disgrâce existentielle. Je me permettrai d'ailleurs à propos de λ une parenthèse sémantique : un jour de grand désœuvrement, alors que je l'avais toujours considéré du genre masculin, j'ai décidé de ne plus la conjuguer qu'au féminin. Fermons la parenthèse et revenons à la place qu'ils

occupent dans mon état des lieux : pour une fois, précisai-je, ils n'ont pas mis le nez dans mes affaires sentimentales. Quoiqu'il en soit, ils sont toujours aussi précis. Ils n'ont jamais commis de faux pas dans leur danse macabre, mes deux sinistres inséparables, ni avant Chloé, ni pour elle, ni depuis son imprévisible départ. Lorsque l'une apparaît, l'autre entame son décompte, et tandis que la première s'envole en exponentielle, le second s'érode linéairement au son du tic-tac ; si différents et si complémentaires à la fois, l'une n'a jamais tort, l'autre lui donne toujours raison, et le match se termine invariablement sur le même score : 800 à 0, au centre la mort.

Je reconnais toutefois que nous cohabitons mieux, moi le forçat et eux, mes deux boulets. Je ne dis pas que je les apprécie, n'exagérons pas. Même si je me suis servi d'eux dans le sens de mes intérêts, je ne les ai jamais considérés avec affection. Je n'ai jamais éprouvé de plaisir de savoir quand mon prochain allait crever, je n'ai jamais nourri de bienveillance à leur égard. Désormais, je les vois toutefois d'un œil différent, mes intrus. Ils ne m'impressionnent plus. Je ne les crains plus. Suite à la dernière malice du destin, ils ont perdu leur aptitude à saccager mon bonheur, ceci expliquant cela : puisqu'ils ne peuvent plus m'atteindre, je me sens plus proche d'eux. Le comble, pour qui a été leur victime pendant plus de trente ans. Syndrome de Stockholm ? Peut-être, et j'irais même jusqu'à dire qu'ils me rassurent par leur présence, mes deux parasites virtuels qui se résument à une vibration pour le premier et à un tic-tac pour le second. Je les considère maintenant comme des codétenus, deux lascars qu'on aurait installés un jour dans ma cellule sans solliciter mon avis, avec qui je n'ai envie ni d'échange ni de partage, mais dont la présence me rassure finalement. Lorsque la nuit tombe et que la lumière disparaît, je ne les vois plus mais je sais qu'ils sont toujours là et que je les retrouverai lorsque le jour reviendra.

Parfois, un peu par dérision mais surtout pour éluder les raisons de mon état présent, je m'autorise à croire que les croissants sont à l'origine de tous mes maux. Ces satanés croissants que je suis allé chercher pour Chloé, pensant ne l'abandonner qu'un court instant, loin d'imaginer que m'éloigner d'elle de quelques pas l'éloignerait de moi à tout jamais. Que serait-il advenu de mon existence si je m'étais contenté de vivre d'amour, d'eau fraîche, et des biscottes qu'elle rangeait probablement dans une armoire de sa cuisine ? Le destin aurait probablement profité d'une autre opportunité pour s'abattre sur moi. Le plus fort reste que je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, ces viennoiseries : y ai-je seulement touché ? Elles étaient pour elle. Elle m'attendait toute chaude sous la couette, elles sortaient tout juste du four, j'avais hâte de retourner me lover contre elle, de l'embrasser, de lui dévorer quelques miettes sur la peau. Les choses ne se sont pas passées ainsi, je le sais. Ce qu'il s'est joué à la place et par la suite, en revanche, je n'en ai aucune idée, car aucun souvenir.

Dans les faits, cette zone de mon passé reste un trou noir que rien ni personne n'a pu m'aider à éclairer. Mon cerveau refuse de la restituer. Traumatisme psychique ou lacune synaptique, mystère, mais là assurément se cache, ou se cachait avant d'être effacé, l'événement à l'origine de ma dernière transformation.

L'idée m'est venue de me passer la corde au cou, mais j'ai différé l'acte parce que ma chienne de vie m'a offert quelques compensations, quelques bonnes raisons de ne pas vouloir mettre fin à mon *inexistence*. Pas tout de suite en tout cas. D'abord, parce que je ne suis pas mort, quoi qu'ait pu voir dans mes yeux la fille du boulanger, cette adolescente qui ne voulait pas me servir, avec son regard fuyant et sa tête penchée sur le côté ; parce que je suis un atypisme de λ et que je suis curieux d'apprendre où cette particularité va me mener. Ensuite, parce que je me suis découvert une certaine utilité : après avoir passé une partie de ma vie à profiter de

mon acuité – toujours sans violence, certes, mais pour quel résultat ? – je m’efforce maintenant d’en user pour les autres et gratuitement. Belle conversion, n’est-ce pas ? J’ai failli rechuter, il est vrai, ne pas résister à λ et à ses inspirations, mais aujourd’hui je n’y pense plus, je vais bien, je me sens enfin moi et laisse le soin à ma copine la vibration de s’arranger avec la mort derrière mon dos pour définir le moment de mon trépas. De ce côté, rien n’a changé, je suis toujours incapable de la voir dans mes propres yeux, mais je m’en fiche complètement.

Oui, quelques compensations, quelques raisons pour lesquelles je ne me suis pas encore expédié *in nihilo*, et à défaut desquelles je ne serais déjà plus depuis longtemps qu’un cadavre en décomposition.

Je vous raconte ? Je vous en prie, suivez-moi...



Où j'en suis

II. Où je me relève après être tombé

J'ouvre les paupières. L'effort m'est pénible. D'abord du flou, puis un plafond blanc et des murs bleu pâle. Du côté de mes pieds, une télé collée en haut de la paroi ; au-dessus de ma tête, un rail avec des robinets, des prises, des boutons ; dans le nez, des odeurs de médicaments ; dans ma gorge, la sécheresse. Je suis à l'hôpital, j'ai dix ans, je suis tombé dans l'escalier, on m'a opéré pour recoller mes morceaux de cerveau, je me suis réveillé, je me suis promené et j'ai rencontré l'Homme des Ténèbres !... Non. J'en ai quarante et la mémoire me revient. La boulangerie, les croissants, et cette sensation subite de ne plus rien entendre, de ne plus rien ressentir, de ne plus rien voir. Un noir silencieux, inerte et absolu. Une fraction de seconde puis le néant. J'ai dû faire un malaise et m'évanouir. Voilà donc ce que l'on ressent quand on perd connaissance.

Je m'agrippe aux barrières latérales et parviens à me redresser, mais il m'en vient un étourdissement. Les murs et le plafond se balancent, l'envie de vomir me prend. Je me concentre, le malaise finit par s'estomper.

Chloé ! Où est Chloé ? Pas là, manifestement. Pourquoi n'est-elle pas à mes côtés ? Elle était encore endormie lorsque je suis sorti. Le temps que les secours arrivent après qu'on les a appelés, qu'ils me ramassent, qu'ils me transportent et qu'ils la préviennent. Elle a dû s'habiller. Elle est en chemin. Elle va apparaître.

J'ai du mal à structurer ma pensée. La chambre ne tangué plus, mais j'ai encore le cerveau qui flotte. À me cramponner aux barreaux, j'en attrape mal aux avant-bras. On m'a planté un cathéter dans le dessus du poignet. Ça me tiraille. Un tube y est raccordé. « Glucose 5 % » mentionne l'étiquette sur la poche accrochée au-dessus du goutte-à-goutte. J'arrache les sparadraps qui maintiennent le tuyau au dos de ma main. Quelques poils en font les frais. J'attrape la base de l'aiguille, je tire en grimaçant. Détestable, cette sensation de glissement dans la chair. Quand j'étais même, j'en tournais de l'œil. Un peu de sang perle, j'évite de regarder, je m'essuie dans le drap. La fuite ne dure pas. Quelques rotations de la main, quelques mouvements de doigts pour chasser les picotements. J'ai aussi des électrodes collées sur la tempe et la poitrine. Je leur fais subir le même sort qu'à la perfusion. Sur ma droite, un appareil se met aussitôt à biper. Je me contorsionne, je parviens à l'atteindre. Une pression sur ce qui semble être son interrupteur général, à en juger par l'inscription « ON/OFF », le bidule se tait, le silence revient.

Je regarde alentour. L'équipement de la chambre est moderne mais spartiate : murs peints en bleu pastel sans autre décoration que le petit écran de télé, sol vinyle gris moucheté de points colorés ; près de la fenêtre, un gros fauteuil en skaï avec accoudoirs, du genre de celui qu'on voit dans les séries B, occupé par un petit vieux qui attend son heure, le corps usé par les décennies, le nez collé au carreau à regarder dehors la vie qui se poursuit pendant que la sienne s'en va ; le long du mur, une desserte roulante sur laquelle sont disposés des accessoires et des compresses ; sur la gauche du lit, hors d'atteinte, une table de chevet en forme de caisson avec le dessus bordé d'une glissière en inox à la façon des tablettes de bateau, et au beau milieu, mon portable... Appeler Chloé, évidemment ! Entendre sa voix et la rassurer, lui dire qu'elle n'a pas à se dépêcher parce que je vais bien, qu'elle doit être prudente sur la route, que je l'attends. Je dois

descendre du lit. Pour y parvenir, abaisser cette fichue rambarde qui donne à mon plumard médicalisé un air de cagette à légumes ou de lit de bébé. Je suis assez haut perché et pas encore vaillant à cent pour cent. L'enjamber, c'est prendre le risque de me vautrer, alors je la secoue, j'essaie de la relever, de la faire basculer, mais elle ne bouge pas. Je me penche et repère un levier. Je le tire, la barrière s'escamote... Je n'ai pas le temps de mettre un pied à terre, qu'une infirmière entre en trombe dans la chambre et se met à brailler en levant les bras au ciel :

« Ah ! mais vous êtes réveillé ! Ah ! mais vous avez tout arraché ! Ah ! et la perfusion aussi !... »

— Hooo ! »

J'ai protesté si vivement qu'elle en a le bec cloué.

« Vous m'avez flanqué un coup au cœur, me reproche-t-elle, une fois sa surprise passée. Moi qui venais parce que je pensais que le vôtre s'était arrêté... »

— Je suis désolé.

— Pourquoi vous êtes-vous débranché ?

— Pour pouvoir me lever.

— Pourquoi vous lever ?

— Pour attraper mon téléphone, là, et appeler Chloé.

Vous l'avez contactée ?

— Qui est Chloé ?

— Mon amie.

— D'accord. Elle est votre *ICE* ?

— Ma quoi ?

— Votre "In Case of Emergency", voyons ! Comment, vous ne connaissez pas ça ? C'est incroyable, tout le monde devrait connaître cette règle fondamentale de survie : c'est le numéro de téléphone de la personne à contacter s'il nous arrive quelque chose et qu'on n'est plus capable d'appeler nous-même. On le trouve dans le téléphone sous le nom de "ICE" ! Regardez... »

Elle glisse la main dans une poche sous sa blouse et en ressort un portable presque aussi grand que la télé accrochée

au mur. Elle le tripote à la vitesse lumière et me le met sous le nez :

« C'est le numéro de ma sœur. » Elle soupire. « J'aurais bien mis celui de mon mari, mais il est tellement sensible, qu'il serait capable d'avoir un infarctus si un service d'urgences l'appelait pour moi. » Elle hausse les épaules et ren-gaine son écran. « Le pauvre chéri... Donc, votre ICE, c'est votre copine. Bien. Vous l'avez rangée dans votre portefeuille ?

— Non.

— Ben où, alors ?

— Nulle part ?

— Et on fait comment si vous avez un accident et que vous êtes inconscient ? Vous devez écrire votre ICE sur une petite carte avec la mention "À appeler en cas d'urgence", que vous placez dans votre portefeuille pour qu'on puisse la trouver facilement ! Je ne sais pas, moi, avec votre carte de groupe sanguin, votre permis de conduire, votre carte d'identité. Regardez... » Elle replonge la main dans l'une de ses poches et exhibe un étui plastifié contenant son pedigree. « Vous voyez ? » me lance-t-elle en s'adressant à moi comme à un demeuré, désignant de l'index un insert en papier sur lequel on distingue "ICE" suivi d'un numéro. Bon. J'imagine que votre ICE est dans votre téléphone ?

— Oui.

— Vous avez pensé à le déclarer dans vos numéros d'urgence ?

— Eh bien... non.

— Et en plus il n'est même pas déclaré numéro d'urgence, soupire-t-elle en haussant les épaules avec un air consterné. Si ce n'est pas un numéro d'urgence, comment voudriez-vous qu'on y accède sans votre PIN ?

— Sans ma quoi ?

— Votre code de déverrouillage !

— Ah, ça... C'est quatre fois zéro.

— Vous ne l'avez pas changé ? »

Elle affiche un air stupéfait qui en dit long sur ce qu'elle pense de ma grande stupidité, à moins que ce ne soit de mon inconséquence :

« Admettons qu'on le devine et qu'on entre dans votre répertoire... J'imagine que vous l'avez appelé "ICE", votre ICE ?

— Euh, non, Chloé.

— Comment voulez-vous qu'on devine que c'est elle qu'il faut joindre ?

— Mon téléphone ne contient pas d'autre numéro. »

Sur le coup, elle ne réagit pas. Elle me dévisage. Je la sens qui hésite entre incrédulité et étonnement. Je donne un coup de menton dans la direction du portable :

« Vous pouvez vérifier.

— Ce n'est pas prudent de le laisser traîner, on aurait pu vous le voler. »

Je n'ai pas le temps de lui faire remarquer que je n'y suis pour rien, qu'elle se jette dessus tout en poursuivant ses réflexions :

« C'est sûr, il n'est pas récent, il ne risque pas d'attirer l'attention, critique-t-elle en le regardant avec dédain.

— Je l'ai acheté il n'y a pas quatre ans !

— Quatre ans ? Vous, alors, vous êtes drôle ! » s'esclaffe-t-elle. Sans me laisser le temps de trouver du sens à son assertion, elle hausse les épaules : « Vous n'avez plus de batterie, il est éteint. Si vous voulez, je peux essayer de vous trouver un transfo. C'est quoi comme prise ? » Elle l'examine un court instant et affiche une grimace dubitative : « Quatre ans, vous dites ? Vu la tête du connecteur, c'était déjà une fin de série. Ça ne se fait plus depuis longtemps. Je ne sais pas si je peux dénicher ça ici. Je vais quand même aller voir dans le service, on ne sait jamais ! » Elle pouffe. « J'aimerais bien voir si c'est vrai, un seul numéro dans le répertoire ! » Elle a murmuré les derniers mots sous l'emprise d'une pensée sans doute pleine de rêveries et de sentiments. « Si vous voulez, vous pouvez appeler votre amie

avec le mien ! » reprend-elle en exhibant de nouveau son engin.

Elle m'a fait cette proposition d'une voix suave et les yeux brillants. Je reste les bras ballants. Je grimace et hausse les épaules sans équivoque quant à mon incapacité à m'exécuter. Elle en perd aussitôt toute affabilité, devenant presque agressive :

« Un seul numéro, celui de votre chérie, vous devez forcément le connaître par cœur ! »

Je la sens extrêmement déçue. Je ne réponds pas. Je décris Chloé de la tête aux pieds, mais je ne sais pas à quoi ressemble son numéro, si ce n'est qu'il commence par zéro. C'est elle qui l'a enregistré dans ce fichu téléphone, je n'ai même pas eu la curiosité d'en regarder les chiffres. « Zéro, comme pour les fixes », a-t-elle précisé, ajoutant toutefois avec le sourire : « Ça ne durera pas, étant donné la prolifération de ces engins : j'ai vu sur internet que certains modèles de poussettes en seront bientôt équipés de série ! »

L'infirmière repose mon téléphone sur la desserte qui en résonne, m'arrachant à mes pensées :

« N'empêche que vous devriez changer le code », me dit-elle. Son élocution est redevenue protocolaire, dépassionnée. « Même s'il n'y a rien à voler dedans, on pourrait vous le voler tout court pour s'en servir à vos dépens. » Et revenant à moi : « Vous n'auriez pas dû tout arracher. J'ai eu une de ces peurs, moi, en voyant votre alarme s'allumer ! En plus il l'a éteint ! »

Elle prend ma tension, me demande comment je me sens :

« Pourquoi vous êtes là, au fait ? s'inquiète-t-elle soudain en attrapant la fiche accrochée au bout du lit. Tiens ! ce n'est pas écrit, mais si vous étiez sous monitoring, c'est que vous n'alliez pas bien. Je vais aller me renseigner et je reviens avec un médecin. » Elle hésite une fraction de seconde. « Je regarde pour le transfo. »

Elle ajouterait « Même si vous ne le méritez pas ! » que je n'en serais pas étonné. Elle s'éclipse. Je saute du lit pour m'emparer de mon portable. Je l'ai rechargé hier avant de quitter l'appartement pour rejoindre Chloé, alors pourquoi serait-il à sec ? L'écran reste noir malgré mes tripotages. L'infirmière a probablement raison : étant donné la vitesse à laquelle évoluent les choses, il est désuet. Fin de série... Je maudis la technologie et les vendeurs sans scrupule qui abusent de l'ignorance de leurs clients. « Nouveauté ! » m'a affirmé celui à qui je l'ai acheté, un jeune d'une vingtaine d'années peut-être, dont le costard aurait dû m'alerter. Ses sapes étaient celles d'un vendeur de Rolls ou de Lamborghini, pas d'un type qui fourgue des smartphones dans la galerie marchande d'un quartier populaire. Si je l'avais devant moi, je l'attraperais par la cravate et lui en collerais une sacrée. S'il ne s'était pas moqué de moi, ce fichu bidule ne se serait pas vidé en l'espace de quelques heures et je serais en train de téléphoner à Chloé. « Va voir dans cette boutique, m'avait dit Kevin, ils sont sympas et proposent toujours le dernier cri ! » Tu parles. Il insistait depuis des mois pour que je m'en procure un :

« Comment ça, pourquoi tu devrais posséder un *mobile* ? soupirait-il en me jetant un regard désabusé. Mais pour toutes les applis super pratiques qui existent, voyons ! Je ne sais pas comment tu fais pour t'en passer. Ouais, aussi pour être joignable, bien sûr. »

Je ne sais pas pourquoi j'ai déclaré forfait un jour. Je suis passé dans « cette » boutique, alors que λ vibrait à 709 dans la prunelle de Kevin et qu'il lui restait 94 jours avant néant. Peut-être pour qu'il me fiche la paix, ou pour lui faire plaisir, à trois mois de son départ, en lui laissant croire qu'il m'avait convaincu. Lorsque je suis repassé par son bureau pour lui afficher la preuve de ma capitulation, il a lâché un « Super, tu t'es enfin décidé ! Tu n'oublieras pas de me filer ton zéro six ! » avant de se replonger dans la revue automobile qui faisait l'article d'un nouveau modèle : celui qu'il était sur le

point de commander et qui allait lui coûter la vie en l'expédiant dans un pilastre en béton. Bien entendu, à cet instant, j'ignorais qu'il en allait du choix du destin.

Je regarde cet écran inerte. Je ne sais même pas à quoi ressemble mon propre numéro. Kevin non plus ne l'a jamais vu, faute pour lui de m'avoir relancé afin que je le lui donne. Sans doute s'en fichait-il. Chloé est la première et seule personne à qui je l'ai confié, quoique le terme soit inapproprié, si l'on considère mon incapacité à le lui dire le jour où nous avons convenu d'échanger nos coordonnées. Devant mon air dépit, elle a ri :

« Si vous me confiez votre téléphone, je peux arranger les choses. »

Je le lui ai tendu. Elle m'a demandé de saisir mon code. Je lui ai répondu : « Quatre fois zéro ». Elle ne s'est pas moquée, elle.

« Il suffit d'envoyer un SMS, "Short Message Service", en anglais, a-t-elle expliqué en le manipulant. Un petit texte, si vous préférez. Je m'envoie "coucou"... Vous voyez, votre numéro est apparu sur mon mobile. Je l'enregistre dans mes contacts... et je réponds "coucou". C'est maintenant mon numéro qui s'affiche sur le vôtre. Je l'enregistre sous le nom de Chloé... Voilà qui est fait, nous avons échangé nos coordonnées téléphoniques. » Elle a encore ri. « Si j'en juge par le contenu de votre répertoire, vous n'êtes pas du style mondain ! Je pourrai me vanter d'avoir été la première à y figurer ! »

Elle a complété sa manipulation en m'appelant avec son téléphone. Le mien a sonné en affichant « Chloé » et dix chiffres. Une mélodie, un prénom, et un nombre – passons sur le zéro initial – figurant les millions de fois que j'espérais encore pouvoir la regarder. J'étais comblé.

Mais je n'ai pas glissé Chloé sur un petit bout de papier dans mon portefeuille, si bien que personne ne l'a appelée, et comme ma batterie est à plat et que je n'ai pas en tête le seul numéro que je devrais connaître, il m'est impossible de

la contacter. Je le repose sèchement sur la desserte, qui en produit un bruit de bidon vide. C'est aussi à cause de lui que Julie, la fille de Rodney, a retrouvé ma trace. Tout ça pour quoi ? Pour m'apprendre que mon copain était mort et que mon père le suivrait bientôt. Mon père, ce truand qui envisageait de faire commerce de mes sentiments.

Il n'y a pas de pendule dans la chambre. Trente minutes ou une heure se sont écoulées, je n'en ai pas idée, mais aucun toubib ne s'est pointé. Le temps paraît long quand on attend. Ma tonicité est revenue et ma patience s'est émoussée. J'enrage de ne pouvoir joindre ni rejoindre Chloé. Je n'ose imaginer l'état dans lequel elle doit se trouver. J'étais censé ne pas l'abandonner plus de quelques minutes, le temps de faire un aller à la boulangerie. C'était tout à l'heure, en milieu de matinée. Aux odeurs de bouffe qui me parviennent maintenant, il doit être midi. Depuis deux heures elle guette mon retour, elle s'interroge, elle s'inquiète. J'en ai une suée. Je dois sortir d'ici, à présent que je suis réveillé. Que fait cette infirmière ? Elle m'a laissé tomber. Je vais aller moi-même choper un responsable. Alors que je me précipite vers la porte, je prends conscience de mon accoutrement : pour tout vêtement, je ne porte qu'une blouse blanche qui m'arrive aux genoux, fermée devant et fendue derrière. Il s'agit d'un modèle « cul à l'air » censé être obsolète depuis des années. Sans doute un reliquat de stock. Quoi qu'il en soit, la pudeur prend l'avantage sur l'énervement. Une main dans le dos pour limiter les bâillements intempestifs de ma blouse, je me risque dans le couloir. À quelques portes de moi, une femme en blouse rose pousse devant elle un chariot chargé de plateaux-repas, faisant escale devant chaque chambre. Les odeurs de cuisine n'éveillent en moi aucune sensation de faim. Le glucose dont on m'a nourri y est sans doute pour quelque chose, à moins que mes pensées, focalisées sur Chloé, n'occultent le reste. Au bout de la coursière, un interne

– ce que suppose son apparence – vient de faire son apparition, le nez rivé sur son portable. Alors qu’il approche, je lève machinalement les yeux vers le plafond, où un afficheur à gros chiffres rouges donne quelques indications comme la température ambiante et l’heure. Les chiffres que j’y découvre me font faire un bond : il n’est pas midi, mais dix-huit heures trente passées. Ce que contient le chariot de la fille en rose n’est pas le déjeuner, mais le dîner. Je pensais être sorti de chez Chloé depuis deux heures à peine, ce qui me semblait déjà trop, c’est en réalité quatre fois plus longtemps que je suis resté sans lui donner de nouvelles. À cette découverte, mon angoisse devient panique. L’interne passe à ma hauteur à cet instant. Je lui agrippe le bras avec une telle fougue qu’il en sursaute et pousse un cri de protestation.

« Désolé ! Désolé ! parviens-je à bafouiller après l’avoir relâché, alors qu’il me regarde d’un air furieux. Il faut que je m’en aille. Oui, je dois m’en aller... »

Il perçoit mon désarroi, son visage change d’expression :

« Expliquez-moi », suggère-t-il.

Je lui déballe tout en vrac. Il fait le tri, comprend la situation et entreprend de me rassurer tout en jetant un œil à sa montre :

« Allons dans votre chambre, nous allons regarder cela en détail. »

Je pivote, pousse ma porte, il m’emboîte le pas. Groggy, je m’assieds sur le lit ; lui se plante devant, raide sur ses guiboles, les bras croisés :

« Alors comme ça, vous voulez sortir, Monsieur... Monsieur... » Il attrape le support de fiche accroché devant lui. «... Monsieur Baptiste, Monsieur Jean Baptiste, exact ? Assurons-nous d’abord que tout est bien rentré dans l’ordre... »

Il se tait, compulse les feuilles de suivi. Je l’entends maugréer :

« Où sont les renseignements, nom d’un chien ! Qu’est-ce que c’est que ce suivi de mer... » Puis, se rappelant ma

présence : « Il semble que votre dossier comporte des imprécisions, ou plutôt des lacunes. J'en connais qui vont se prendre un savon. » Il regarde encore les feuillets, puis raccroche le support sur le pied du lit et s'excuse : « Je vous demande un peu de patience, je vais m'occuper des papiers pour que vous puissiez sortir, rien ne s'y oppose effectivement, mais je vais quand même essayer de mettre la main sur les infirmières qui se sont occupées de vous, car on frise la faute professionnelle ! » Et il quitte ma cellule à grandes enjambées.

Je redescends du lit pour aller voir ce qu'il en est. « Où sont les renseignements ? » a-t-il pesté. Je suis sorti pour aller acheter des croissants, vêtu léger, seulement équipé d'un portable ne contenant qu'un numéro, d'un permis de conduire qui n'a jamais été actualisé malgré mes changements d'adresse, et d'un porte-monnaie moyennement rempli, je suis tombé dans les pommes au beau milieu d'inconnus, j'ai été pris en charge par des secours n'ayant aucune possibilité de contacter qui que ce soit, rapatrié inconscient à l'hôpital, mis sous perfusion, et je me suis réveillé quelques heures plus tard. Quelles informations auraient-elles pu y être consignées à mon sujet, en dehors de mon identité, des produits perfusés, des paramètres vitaux et de la date d'entrée quelque part dans un coin ? Penser à la date me fait soupirer. Tendrement. Nous sommes au lendemain de notre premier dîner, de notre premier baiser, de notre première nuit, nous sommes à T6, nouvelle pierre blanche inamovible scellée dans le calendrier de mon existence, nous sommes mardi, second jour de repos de Chloé, et je dois me dépêcher d'aller la retrouver pour rattraper cette journée perdue...

Alors que je tends la main vers la fiche, un détail me revient. Confus, mais présent. Je suspends mon geste. Il s'agit d'une information que j'ai vue sans la lire ni l'interpréter, une indication qui brille en caractères rouges dans le couloir, sur cet afficheur rectangulaire accroché sous le plafond, qui reprend la température à gauche, l'heure en très grands

chiffres au milieu, et sur la droite, dans une taille plus modeste, la date. La date qui n'est pas celle qu'elle devrait logiquement être. Je me précipite sur la porte, l'ouvre d'un coup et gicle hors de la chambre devant la fille aux plateaux-repas qui en bondit de saisissement. Elle manque d'en faire valser celui qu'elle tient. Je les bouscule, elle et son chariot, pour me planter devant cet afficheur au contenu forcément erroné. Je relis l'indication, une fois, dix fois. Sous le coup de la stupeur, je porte les mains à mon visage. Hébété, je me frôle les tempes, les joues, le menton. À la barbe que j'y découvre, alors que je me suis rasé de près pour notre premier rendez-vous, l'afficheur ne mentirait pas : vingt-sept jours se sont écoulés depuis que je suis sorti pour aller nous chercher le petit-déjeuner.



III. Supputations

Je reste abasourdi, les doigts accrochés au menton et les yeux rivés à l'horloge qui vient de me révéler que j'ai été inconscient pendant près d'un mois.

« Je vous dépose un repas ? » me réveille une voix derrière moi.

La fille en blouse rose a retrouvé ses esprits et remis un peu d'ordre dans le contenu du plateau qu'elle a réussi à sauver.

« Quelle date sommes-nous ? » lui réponds-je mécaniquement, voulant encore croire, malgré ma pilosité, à une erreur d'affichage.

Elle semble étonnée par ma question. Sa réponse dénuée d'hésitation m'anéantit. Je m'éloigne d'elle à reculons et me réfugie dans la chambre. Je reste un instant adossé à la porte, puis regagne le pied du lit. Je me sens vidé. Inconscient pendant quatre semaines, inerte, absent, allongé là, ce qui explique, entre autres, pourquoi la batterie de mon téléphone est déchargée... Quelque chose ne colle pas. Ma réflexion a regagné en souplesse, en fluidité. Je m'imagine inconscient pendant une telle durée. Je songe aux conséquences physiques qui auraient dû en découler. Mes souvenirs de brancardier me confortent dans cette idée. Vingt-sept jours d'immobilité ne laissent pas indemne. Après un tel laps de temps passé à l'horizontale, je ne me sentirais pas si tonique, je se-

rais faible et physiquement amoindri. Je décroche nerveusement ma fiche. Elle comprend effectivement peu d'informations. Les champs « nom » et « prénom » contiennent respectivement « Baptiste » et « Jean » – étourderie d'enregistrement – mais aucune indication de posologie, ni de température, ni de tension, raison pour laquelle l'interne s'est fâché. Et de nouveau je reste interdit, car la date d'entrée inscrite n'est pas celle d'un mardi vieux de quatre semaines, mais celle d'aujourd'hui, lundi.

Passée cette deuxième surprise, je me jette dans le cabinet de toilette, face au miroir. Il me renvoie l'image d'un visage peut-être amaigri, je n'en suis pas certain, et d'une pilosité qui ne transpire pas le laisser-aller. Pas rasé pendant des semaines, je l'ai été plus d'une fois dans ma vie, précisément quand je me suis terré chez moi à cause de λ . Le poil en vrac, long, vrillé, descendant sur le cou, remontant sur la joue et s'étalant sans grâce entre la bouche et le nez. Ce que j'observe n'y ressemble pas : j'ai la barbe et la moustache précisément taillées, dessinées, le poil millimétré et le haut des joues glabres. Même mes cheveux ont l'air fraîchement coupés.

Ce constat me met le pied au cul. Que l'interne revienne me voir ou pas n'a plus d'importance. Quitter les lieux sans délai devient ma priorité. Que je sois ici depuis seulement quelques heures signifie que j'ai vécu ailleurs pendant vingt-sept journées. Un mois, à peu de chose près, dont je n'ai pas le moindre souvenir. À l'imaginer, j'en ai de nouvelles suées. Vingt-sept jours me manquent, mais rien ne sert de paniquer. Un flash, une image, tout va s'éclaircir. Quitter très vite cette chambre et rejoindre l'extérieur pour retrouver Chloé, et me retrouver.

Mes vêtements sont sur un cintre accroché à la patère derrière la porte. Ils ne sont pas ceux que je portais ce matin... enfin, ce matin-là, vingt-sept jours avant. Ils sont propres. Chemise, pantalon, veste légère, chaussures et sous-vêtements. Dans une poche de la veste, je retrouve mes papiers,

mon porte-monnaie et la clé de mon appartement. J'ai les mains qui tremblent, mais en moins de deux minutes me voilà rhabillé. Un regard circulaire pour m'assurer que je n'ai rien oublié, et j'abandonne les lieux.

J'ai trouvé la sortie sans difficulté. Il est plus facile de quitter un hôpital qu'un parc de stationnement souterrain. Dans un hôpital, sans doute la profusion d'indications telles que « cardio », « onco », « néphro », « radio », « ophtalmo » et « oto-rhino-laryngo-psycho » rend-elle la pancarte « sortie » incontournable, sous peine de provoquer des embouteillages dans les couloirs et des engorgements dans les services. Dans un parking, qu'il soit en sous-sol, en rez-de-chaussée ou à étages, dès lors qu'on a pris son ticket d'entrée, on entre dans le brouillard. On peine à trouver une place, à s'y ranger et à regagner l'extérieur à pied ; ensuite, on en retrouve difficilement l'entrée, puis la bonne case, et enfin la sortie qu'un fléchage trompe-l'œil, à demi effacé ou se mordant la queue s'ingénie à vous faire louper. Même les caisses sont difficiles à repérer. S'efforceraient-on de nous y faire passer un maximum de temps pour alourdir la note ?

Toujours est-il que je me retrouve rapidement dans le hall principal. Les guichets y sont alignés sur un côté. Je marque un arrêt. Les souvenirs me reviennent d'un coup : moi, dix ans, qu'on vient de libérer, installé sur une chaise avec un gros pansement sur la tête ; Élodie s'occupant des formalités de sortie, énervée parce qu'elles ne s'accomplissent pas assez vite à son gré ; ma promenade dans l'hôpital, mon incursion dans ces lieux interdits, les urgences et l'Homme des Ténèbres qui me tient la main ; le baiser de Julie, son enterrement, celui de Maman ; David et Abigaïl se fouettant en prononçant mon prénom ; mes errances, mes découvertes, mes expériences, Annie et ses petits vieux, Mauricette, SFX, Rose, Honoré, et tous ces corps que j'ai trimballés alors que j'étais brancardier ; puis Sophie, ma peine, ma colère, Eleonora, Madeleine, Émilienne, Mathilde et Schiavo ; le crash,

ma fuite, les auris, mon retour à la civilisation ; enfin Kevin, ses frères, les brahmas, le regard doré de Chloé puis le goût de ses lèvres. Trente ans de ma vie en une seconde, une tempête d'images et de sensations étourdissantes à m'en faire perdre l'équilibre. Je reste pourtant debout. Mes mains ne tremblent plus, pas plus que mes jambes ne flageolent. Je me sens solide. Peut-être même plus dense, plus épais, plus fort que jamais. Je le perçois dans tout mon corps et même dans mon esprit. Dans la chambre d'hôpital, ce n'est rien d'autre que le saisissement qui m'a fait vaciller, lorsque l'horloge m'a porté ce vilain coup en me révélant quatre semaines là où j'imaginai quelques heures à peine ; quatre semaines sans son ni image, amnésie qu'il s'agit maintenant de résorber.

Je me secoue. Ce hall a été propice à la résurgence de tous ces souvenirs en raison de la place qu'occupe celui de ma jeunesse dans mon entrée au purgatoire, mais il ne m'aidera en rien concernant ces vingt-sept derniers jours : je suis arrivé ici ce matin pour en repartir maintenant, j'y suis resté inconscient la majeure partie du temps. Je reprends ma route vers la sortie. Elle est constituée d'un énorme tourniquet vitré dont on ne sait s'il est motorisé ou s'il se meut sous la poussée de ceux qui s'y pressent, aussi nombreux dans les deux sens. Je parviens à m'y glisser en bousculant quelques épaules. Je débouche sur un grand parvis. L'air y est vicié à la clope, car nombreux sont les fumeurs qui s'y trouvent, la cigarette dans une main et le portable dans l'autre. Je m'éloigne d'un pas rapide. Pourquoi les cendriers sont-ils toujours disposés en limite des zones où fumer est interdit ? Le but est-il de contraindre les non-fumeurs à traverser un nuage toxique pour les convaincre de ne jamais s'y mettre ? Encore quelques pas et j'arrive au bord de l'esplanade. L'air y est beaucoup moins chargé, quoique parfumé au pot d'échappement en raison de l'existence, non loin, de la trémie d'accès au parc souterrain qui avale et recrache des voitures en continu, et probablement des bouches d'aération qui

évacuent les gaz de ceux qui tournent désespérément à la recherche d'une place ou de la liberté.

Je parcours encore quelques mètres jusqu'à trouver un endroit calme, aéré. Loin derrière moi le bruit qui fuse de partout et la fumée qui sort des naseaux comme des voitures. Je me concentre... Vainement. J'ai beau chercher une étincelle, un mot, une situation, rien ne vient. L'amnésie reste complète. Ma mémoire présente une parenthèse de vide longue de vingt-sept jours et de quelques heures, s'inscrivant entre le sachet de croissants que j'ai à la main dans la boulangerie et l'instant où mes paupières se sont levées tout à l'heure. Je ne dois pas paniquer. Ne pas se souvenir ne veut pas dire « ne pas avoir vécu » ; pour preuve, ma bonne forme générale. Avoir cette pensée me redonne de la légèreté. Durant tout ce temps, je me suis alimenté et préservé. Sous l'influence de Chloé ou pour elle, je me suis "entretenu", par opposition à "je me suis laissé aller". C'est évident. La barbe, c'est son idée. Un matin, elle a ouvert ses beaux yeux verts sur moi, son visage posé près du mien sur l'oreiller, et a doucement promené ses doigts sur mon menton et mes joues. « Tu piques, m'a-t-elle dit. Tu devrais peut-être te la laisser pousser, je suis certaine que ça t'irait bien. » Parce que la suggestion venait d'elle, je l'ai suivie les yeux fermés et j'ai laissé tomber le rasoir. C'était au tout début, peut-être le mardi ou le mercredi, et à chaque réveil qui a suivi, elle a caressé mon visage en murmurant « J'avais raison » avant de m'embrasser.

Vingt-sept jours de bonheur absolu.

Ce matin, pour la vingt-huitième fois, je me suis éveillé à ses côtés. Était-ce d'ailleurs chez elle ou chez moi, qu'avons-nous décidé à ce sujet ? Je l'ai d'abord contemplée, toujours émerveillé, puis je me suis habillé sans faire de bruit pour ne pas troubler son sommeil et je suis sorti nous chercher du pain frais, comme au lendemain de notre premier restaurant. C'est ce matin, sur le trajet, qu'il m'est arrivé quelque chose me valant d'être ici. Pas de pot de fleurs

ni de piano me tombant sur la tête depuis une fenêtre, pas de camion me roulant dessus, pas de sniper me prenant pour cible, j'en aurais des séquelles, mais quelque chose m'est arrivé et a gommé un bout de ma mémoire. Sur le trajet ou n'importe où ailleurs. Peut-être dans cette même boulangerie. Je m'y suis évanoui voilà vingt-sept jours sous le coup d'une première attaque, et j'ai récidivé ce matin, perdant le souvenir de tout ce que j'ai vécu entre ces deux syncopes. La neurologie explique certainement ce genre de cas.

Je me recentre. Inutile que je me perde en conjectures, il sera toujours temps de revenir sur toutes ces questions une fois que je serai retourné auprès de la personne qui peut assurément y répondre : Chloé. Avant tout la rejoindre sans perdre une seconde, pour la rassurer. En a-t-elle seulement besoin ? Ne travaille-t-elle pas le lundi ? Nous nous sommes embrassés ce matin avant de nous quitter pour aller vaquer à nos activités respectives, déjà impatients de nous retrouver le soir venu. Tout allait bien. Elle ignore ce qu'il m'est arrivé et n'a donc pas lieu d'être anxieuse. Si elle est déjà rentrée, ne me trouvant pas, elle patiente simplement, se disant que je ne vais pas tarder.

Encore des conjectures. Bouge de là et sois concret.

Je plonge la main dans la poche de ma veste. La seule clé que j'en ressors est celle de mon appartement. C'est donc chez moi que nous avons pris nos quartiers. Commencer par y passer, et si elle ne s'y trouve pas, foncer chez elle pour me blottir entre ses bras en attendant que la mémoire me revienne.



IV. Surprise

Un tour rapide des pièces me suffit pour constater qu'elles sont vierges de toute trace de Chloé : pas de parfum dans l'air, de brosse à dents à côté de la mienne dans la salle de bains, de dentelle sur le valet dans la chambre. J'espérais trouver une preuve du contraire, aussi suis-je contrarié, mais j'essaie de me raisonner. Nous avons dû faire le choix de son appartement pour notre vie commune. Pour quelle raison, sachant que le mien est plus grand et mieux situé ? Pour lui faire plaisir, simplement. Je jette un œil à la pendule. Elle doit être rentrée.

Quelques minutes plus tard, je suis devant chez elle, habité d'une impatience fébrile, mais devant un premier obstacle : sa porte obéit à un clavier mais je ne connais pas – ou plus –, le sésame. Puis aussitôt un second : au-dessus du clavier est alignée une batterie de boutons de sonnettes, tous flanqués d'un nom ; le sien y figure certainement, mais je ne m'en souviens plus non plus. Je promène évasivement l'index devant les poussoirs, comme si je m'attendais à percevoir un signe ou une vibration à proximité de l'un d'eux. Il y a quatre semaines, j'ai dû me retrouver dans la même situation, avec mon sac de croissants à la main, le bras levé et l'air aussi stupide. Dépit, mais pas vaincu, je décide d'appuyer au hasard sur les boutons. Quelqu'un me répondra et j'improviserai pour obtenir le code. Brisant mon élan, une quinquagenaire se pointe, le portable tellement collé à

l'oreille qu'on pourrait penser qu'il en est une extension. « Excusez-moi », me dit-elle sans me regarder. Je m'efface. Elle se plante devant le digicode et se met à le poinçonner tellement vite que je n'ai pas le temps de mémoriser les touches qu'elle presse. L'électro-aimant de la serrure claque, elle pousse, ouvre en grand, entre. Trop occupée par la conversation qu'elle entretient avec son téléphone, les yeux orientés vers l'ionosphère, elle ne me remarque même pas. Je me faufile derrière elle tandis que la porte se referme. Me voilà dans la place. Si le code d'entrée et le nom de Chloé m'échappent – ils sont forcément rangés quelque part dans mon cerveau –, il n'en va pas de même de son étage ni de sa porte. À l'instar de son adresse, j'en garde précisément le souvenir. Rien d'illogique, il est antérieur à la première syncope, il est gravé en moi, nous nous tenions par la main, entre le seuil du restaurant et celui de son lit.

L'ascenseur n'arrivant pas assez vite à mon gré, je m'engouffre dans la cage de l'escalier. J'en gravis les marches quatre à quatre. Je fais irruption sur son palier. Je marque une hésitation devant sa porte. Ne devrais-je pas en avoir la clé ? Si je postule que le code de l'immeuble est rangé dans ma caboche au détour d'un méandre synaptique, la clé de son appartement, que je n'ai pas vue chez moi accrochée près de l'entrée, ne devrait-elle pas se trouver dans l'une de mes poches ? Je postule, j'imagine, j'extrapole. Encore des hypothèses et des interrogations qui n'avancent à rien. L'art de partir d'une bricole, de supputer tout le reste, de transformer un grain de sable en rocher pour découvrir à la fin que la machine fonctionne parfaitement et qu'il suffisait de la brancher. La réponse se trouve derrière cette porte. Je sonne. Pour tromper l'attente, je me prends à imaginer différents scénarios. Elle se trouvait dans le salon, elle a bondi en entendant le carillon. Elle est dans la cuisine, savourant un petit encas ; elle prend le temps de s'essuyer les lèvres avant de venir jeter un œil au judas. À moins qu'elle ne fût déjà prête à m'accueillir en tenue légère, et qu'elle doive se rhabiller

avant de venir ouvrir, se disant que j'ai la clé, que ce ne peut être moi ? Ou encore est-elle sous la douche ; il faut qu'elle en sorte, qu'elle se sèche, qu'elle enfille son peignoir. Ou sa journée de travail aurait-elle été si éprouvante qu'elle se serait endormie en m'attendant ?

Il m'a fallu seulement trente secondes pour faire défiler toutes ces scènes. Trente secondes à trembler d'une impatience qui en a fait des minutes. Je réitère, pressant plusieurs fois le bouton. Cette deuxième tentative ne provoque pas plus d'effet que la première. Alors que je m'apprête à recommencer, la porte de l'appartement voisin s'ouvre. Un couple en sort tout en échangeant des banalités. Le gars s'adresse à moi sitôt qu'il m'aperçoit :

« Vous cherchez quelqu'un ?

— Oui, Chloé. J'ai sonné, mais sans résultat.

— Chloé ? s'étonne-t-il. C'est qui ça ?

— Comment mon chéri, réagit sur un ton moqueur la femme accrochée à son bras, tu ne t'es jamais intéressé au prénom de notre voisine ?

— Non. J'aurais dû ?

— Une personne aussi jolie, assurément !

— Dis donc, réagit-il en lui faisant un clin d'œil, j'ai l'impression qu'elle t'émoustille, l'idée que je puisse faire du gringue aux filles canon !

— Idiot.

— Pardonnez-moi, mais savez-vous si elle est ressortie ? »

Que j'interrompe leur échange mutin semble ne pas beaucoup plaire au type. Il me retourne un regard maussade et une lippe à l'envers.

« Peut-être pourriez-vous nous dire qui vous êtes ? me demande alors sa femme.

— Son ami.

— Ah, réagit-elle, manifestement dubitative.

— Vous m'avez forcément déjà aperçu, je viens ici tous les jours. »

Je l'ai dit sur un ton très convaincu. Puisque nous n'habitons pas chez moi, c'est que nous habitons ici, il n'y a pas d'alternative. Elle visse son regard dans le mien :

« Je ne crois pas, Monsieur, je m'en souviendrais. »

Elle a l'air aussi catégorique que je suis sincère. Peut-être ne nous sommes-nous jamais croisés, effectivement, mais peut-être se trompe-t-elle ou sa mémoire lui joue-t-elle des tours ? Peut-être ne m'a-t-elle jamais regardé, tout simplement ? Moi, sans cette amnésie, me souviendrais-je d'elle ? En ces lieux, mon seul centre d'intérêt s'appelant Chloé, je n'en suis pas certain. Pourquoi n'en irait-il pas de même pour la voisine ? Elle papillonne des cils quand elle parle à son bonhomme et se pend à son bras comme un petit koala, elle est manifestement amoureuse de lui. Elle n'a d'yeux que pour lui, elle n'a que faire des autres, elle n'a pas fait plus de cas de moi que je n'aurais pu en faire d'elle, c'est tout.

Interrompant mes réflexions, elle reprend d'un air gêné :

« Pardonnez-moi, Monsieur, d'avoir réagi un peu brutalement, mais vous dites être son ami et...

— Oui, je suis son ami !

— ... et vous ne savez pas que...

— Que quoi ? »

Elle ne répond pas, visiblement embarrassée.

« Je ne sais pas quoi, s'il vous plaît ?

— Qu'elle a déménagé !

— Qu'elle a déménagé ?

— Oui, il y a deux semaines maintenant.

— Il y a qui à la place ? demande le mari, tandis que je reste sans voix.

— Personne, l'appartement est toujours vide. Tu n'as pas vu l'annonce collée sur la porte du hall ?

— Non. Je n'ai pas le temps de lire toutes les conneries que le syndic y placarde. » Il hausse les épaules en affichant du dédain, mais poursuit sans transition avec le sourire en coin et le ton très narquois : « En tout cas, ma chérie, tu es